

CHAPITRE VI : Travailler pour les enfants des déshérités

« Je ne me rappelle pas ma maison... mes parents. Du plus loin que je me souviennne, j'ai toujours vécu dans la rue. Nous étions une bande d'enfants qui trainions dans les parages de Marine Drive, on chapardait, on mendiait. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé dans la rue. Peut-être que je n'ai pas eu besoin de m'y retrouver... j'y étais depuis toujours. Peut-être. » C'est Mani, un gamin des rues de Cochin qui raconte cette histoire.

« Un jour, la police nous avait tous ramassés. La mendicité était interdite. Ce n'est pas parce que vous êtes des mendiants que vous avez le droit de trainer dans les rues, nous a-t-on dit. On nous a emmenés dans le camp de réhabilitation en fourgon cellulaire et on nous a enfermés. »

« Des hommes et des femmes, fous ou sains d'esprit, enfants ou vieux... un grand nombre de ceux qu'on appelle des parias arrivaient là tous les jours. La vie était difficile, horrible même. Mais une petite lumière. Des prêtres venaient nous voir. Ils arrivaient avec un appareil de projection et nous passaient des films. Ils nous parlaient. Leurs visites étaient une lueur d'espoir dans notre sinistre existence de prisonniers. »

« Puis, un jour, ils nous dirent qu'en accord avec la municipalité, ils allaient nous emmener (seulement les enfants) et nous donner de l'instruction. Nous attendions ça avec impatience. »

Mani continua à égrener ses souvenirs. *« Ce jour que nous attendions avec tant d'impatience arriva enfin. Quarante-cinq d'entre nous furent transférés à Sneha Bhawan en ambulance. »*

Mani, celui qui raconte cette histoire, grandit sous le regard attentif des premiers Salésiens de Sneha Bhavan, jusqu'à ce qu'il décroche une licence de Sciences. Puis il poursuivit seul ses études et obtint sa maîtrise. Il s'est marié et il est retourné dans la rue. Il travaille aujourd'hui pour une œuvre de réhabilitation des enfants des rues de Mangalore. Son modèle, son père et son mentor est, dit-il, le P. Guézou.

Voici comment a commencé la merveilleuse histoire de Sneha Bhavan, La Maison de l'Amour.

Le P. Guézou entreprit sa mission dans les Yelagiri Hills, sans pour autant quitter le Kerala, de même que ses confrères et les gens du Kerala ne l'ont jamais quitté.

Ses premiers disciples, les P. Varghese Menacherry et Louis Panikulangara lancèrent d'autres actions pionnières, à Cochin, et le P. Guézou en était partie intégrante. De Jolarpet et du Yelagiri, il se rendait souvent à Cochin pour apporter son aide à ces œuvres nouvelles, dont une qui est particulièrement importante dans l'histoire des Salésiens de l'Inde, et qui avait pour but de venir en aide aux enfants des rues et aux jeunes prisonniers.

Aujourd'hui, les Salésiens de l'Inde sont fiers de ce qu'ils ont faits pour les enfants errants et ils opèrent dans les principales villes de l'Inde. Cette entreprise a effacé l'image que les gens se font généralement des Salésiens, dirigeant des écoles prestigieuses pour les enfants des riches. Pour leur rendre justice, disons qu'ils ont toujours œuvré pour les pauvres dans des villages perdus, dans l'Inde tout entière. Mais ce qui attirait l'œil du public et leur conférait l'image d'une congrégation bien nantie, c'étaient les établissements prestigieux des grandes villes. De nos jours, grâce à ce que nous faisons pour les déshérités, cette image a été rectifiée.

Au cours des décennies qui suivirent l'indépendance de l'Inde, les villes jumelles d'Ernakulam et Cochin furent envahies par de jeunes migrants en quête de travail. Des garçons arrivés de la campagne encombraient les rues de Cochin et y dormaient. En raison de conditions de vie très dures, beaucoup étaient tombés dans la délinquance. La police mettait en prison ces enfants, mendiants et autres sans abri. Ils estimaient qu'ils conféraient une mauvaise image d'une ville merveilleuse par ailleurs. Les P. Guézou et Varghese se rendaient souvent dans quelques-uns de ces « centres de réhabilitation » où étaient rassemblés ces malheureux.

La municipalité se dit qu'il fallait faire quelque chose pour eux. Alors qu'elle cherchait une ONG pour s'atteler à la tâche, ils pensèrent au centre de jeunes de Vaduthala. Ils convoquèrent les Salésiens et s'entendirent avec eux pour qu'ils entreprennent une action en faveur des enfants des rues de la ville. Le P. Varghese Menacherry, le premier compagnon du P. Guézou à la mission de Vaduthala, en 1956, prit la direction de l'entreprise. Ils mirent à disposition un local à Palluruthy, une vieille usine délabrée des

Backwaters, entourée d'un mur d'enceinte. Depuis la « cabane Pinardi », (nom de l'abri où Don Bosco avait commencé son œuvre en faveur des enfants des rues) l'œuvre initiale et charismatique du P. Guézou fut relancée. Le P. Varghese informa le P. Guézou de sa nouvelle mission, pionnière. Ce dernier n'était pas homme à laisser une pareille occasion lui échapper. Il y mit donc toute son énergie et tout l'argent qu'il possédait, alors même qu'il était déjà impliqué dans la mission des Yelagiri Hills.

Le 31 mai 1974, Les P. Guézou et Varghese se rendirent au camp de réhabilitation et en repartirent avec un contingent de quarante-cinq garçons, afin de les former, les instruire et les réinsérer. C'est ainsi que commença la deuxième oeuvre pionnière du Kerala. La maison de Palluruthy, Cochin, reçut le nom de Sneha blavan, la Maison de l'Amour.

Un mélange de fermeté et de tolérance

En réalité, les supérieurs salésiens de Chennai n'étaient pas enthousiastes concernant cette maison de Cochin. Ils disaient : « Ce n'est pas un travail de Salésiens ! » Bien entendu, notre conception de ce qui est véritablement le rôle des Salésiens a évolué et c'est devenu aujourd'hui un travail de Salésiens, une vitrine pour que tous voient tout ce que nous faisons pour les jeunes en danger. *« Dieu merci, j'étais têtu et pas trop obéissant envers mes supérieurs »*, racontait le P. Guézou bien des années après.

L'opération Sneha Bhavan démarra en mai 1974. Les premiers jours à Palluruthy furent intéressants. Le hangar du gouvernement était en mauvais état. Les Salésiens le réparèrent et aplanirent le terrain alentour. La municipalité envoya environ quarante-cinq jeunes prisonniers et il y eut une cérémonie dont la presse du Kerala se fit écho. L'inauguration fut grandiose, comme savent si bien le faire certains gouvernements ! Le maire, l'archevêque et toutes les personnalités étaient présents. De grands discours ampoulés furent prononcés, louant cette entreprise en faveur des pauvres et des opprimés. Le maire de Cochin, Mr Hhamza Kunju, fit l'éloge des Salésiens et du P. Guézou en particulier, en disant qu'ils étaient les plus qualifiés pour mener à bien cette mission. Les autorités municipales promirent d'apporter toute l'aide nécessaire. Les enfants auraient une maison, on leur donnerait une instruction et ils seraient réinsérés dans la société comme d'honorables citoyens. Les journalistes prirent des photos.

Mais les débuts furent décourageants. Après avoir prodigué aux enfants des paroles d'amour et d'espoir, les Salésiens s'installèrent dans le hangar pour la nuit. Quand ils se réveillèrent, le lendemain matin, une surprise les attendait. Tous les enfants, âgés de huit à dix-huit ans, s'étaient échappés par une ouverture dans le toit ! Ils n'étaient pas habitués à être « domestiqués » et cela ne leur avait pas plu du tout. Ils avaient pensé que les Salésiens étaient des flics désignés pour les garder.

Le lendemain, bien entendu, la police ramena la plupart d'entre eux et même d'autres. Après les avoir ramassés dans des gares, des arrêts de bus, des hôtels, des cinémas, des salles de mariage, ils les ramenèrent à Sneha bhavan. Les Salésiens ne voulaient pas de l'atmosphère carcérale qui régnait à cause de la présence des policiers qui gardaient les lieux et menaçaient les jeunes. Ils finirent par convaincre les autorités qu'ils avaient des méthodes d'éducation différentes.

Le Bon Berger – à l'image de Don Bosco

Voici quelques conseils que le P. Guézou donnait à ses confères, écrits dans son anglais rudimentaire. Ils révèlent le cœur et l'âme d'un pasteur, qui avait non seulement de la bonne volonté mais aussi les moyens et les méthodes nécessaires pour insuffler de l'espoir à ces enfants abandonnés par la société. Ce sont des principes et des anecdotes qu'on aurait pu tirer directement des Mémoires de Don Bosco. Don Bosco revivait en François Guézou et en ses confrères de Palluruthy. Voici donc ce qu'il écrit :

« Quand un enfant arrive, nous ne lui posons aucune question sur son passé. Tout ce qu'il raconterait ne serait que des mensonges. Il est trop traumatisé. Il faut prendre du temps avant d'établir avec lui un contact et un lien véritables.

Peu à peu il s'ouvre ; il sent que nous sommes ses amis, il nous dit son nom, où vivent ses parents – s'il en a - pourquoi il est à la rue, etc. Il nous parle avec plus de confiance que nous n'en attendions. Je pense qu'il ne faut pas poser trop de questions. Nous ne devons pas essayer de pénétrer dans sa vie intime. S'il a fait des bêtises, ce qui est certain, il préfère les oublier. Oublions-les-nous aussi ;

Quand les parents sont encore vivants, nous essayons d'établir une nouvelle relation entre eux et l'enfant. Cela demande de la patience. Le milieu naturel d'un enfant est sa famille. Il n'existe pas de meilleur moyen pour l'éduquer que de le ramener vers les siens et de maintenir le contact avec eux. Pour cela, il faut souvent trouver du travail pour les parents ou lui procurer une maison s'il n'en a pas. Cela ne signifie pas donner simplement de l'argent à la famille ou à l'enfant. Nous prenons son éducation en charge et veillons à ce que la famille ait un minimum pour vivre.

Il y a des enfants qui détestent leur famille. Par conséquent, les réinsérer en son sein doit être fait avec prudence. Pour aider un petit garçon à renouer les liens avec ses parents, nous l'emmenons en moto et passons « par hasard » par l'endroit où il aurait dû vivre. S'il souhaite revoir ses parents, il en a la possibilité. S'il ne le souhaite pas, il ne dit rien. La plupart du temps, il ne descend même pas de la moto pour leur dire bonjour. Plus tard, nous retournons seuls voir ses parents et ensuite nous parlons avec l'enfant et, peu à peu, il commence à bavarder avec eux.

Très souvent, c'est la misère qui chasse l'enfant de chez lui. Il se peut qu'un des parents ait la tuberculose et que l'autre soit au chômage. Ils disent à leur enfant d'aller mendier et de rapporter quelque chose pour la famille. Ça se passe bien pendant une semaine ou deux, puis une bande lui met la main dessus. Il devra être autorisé à mendier par ceux qui sont déjà sur place, dans le train ou dans la rue. Il est alors intégré au groupe. Les recettes sont mises en commun. Il ne reste rien pour les parents et, finalement, l'enfant ne revient jamais chez lui.

Beaucoup sont des enfants de prostituées. Quand un petit garçon prend conscience de la vie que mène sa mère, il se révolte et s'en va. D'autres sont des enfants battus par leurs parents et leurs proches. Il existe des parents qui non seulement n'aiment pas leur progéniture mais qui même la détestent. Un de nos enfants, battu par son propre père avec une extrême violence, conserve ce souvenir enfoui en lui. Un autre a vu son père tuer sa mère et pour un autre encore, ça été l'inverse.

Lorsqu'un enfant a vécu des expériences aussi traumatisantes, mieux vaut ne pas trop lui parler d'amour paternel et maternel. Il vous rira au nez. L'amour d'un père ? L'amour

d'une mère ? Il n'y croit pas. Il a tant souffert de ce manque et il en souffre encore. Certains enfants sont en proie à une telle détresse que nous ne savons pas comment les en sortir. Présenter Dieu comme un père doit être fait prudemment. Seule une affection progressive et inconditionnelle peut les amener à croire de nouveau dans la bonté de Dieu et de l'homme.

De plus, ce qui les attire vers nous n'est ni la nourriture ni le confort. Il n'y a ici aucun confort. Les dortoirs sont rudimentaires ; ils dorment sur une planche posée à même le sol. La propreté est toute relative, étant donné qu'il est difficile de l'obtenir, surtout avec les nouveaux arrivants, qui ne savent même pas ce que c'est. Ce qui les fait rester, c'est notre affection. Leur faire comprendre qu'ils sont chez eux et qu'on les accepte tels qu'ils sont, que nous ne les forcerons pas à être autre chose que ce qu'ils sont. C'est à eux de décider peu à peu de changer.

Il est important de leur montrer que, lorsqu'il le faut, nous pouvons aussi les traiter avec dureté. Si nous leur témoignons de la bienveillance, ce n'est ni par peur ni par lâcheté, mais parce que nous le désirons. Ils apprennent ainsi que si nous sommes gentils c'est par amour pour eux et non par faiblesse. »

Des loups transformés en agneaux

Les premières années furent terribles. Voici ce que raconte le P. Guézou.

« Une nuit, je me suis réveillé à une heure du matin. Je suis sorti faire un tour dehors et, en passant près de la lagune des backwaters, j'ai aperçu trois garçons qui s'apprêtaient à jeter un quatrième à l'eau, par-dessus le mur. Par chance, je suis arrivé à temps pour les en empêcher ! »

« Un jour, l'évêque auxiliaire de Cochin était venu nous voir pour nous demander des nouvelles. Oh, tout se passe bien, lui avions nous dit. Nous étions en train de lui servir le thé lorsque nous entendîmes un hurlement désespéré provenant de l'extrémité du bâtiment. Nous accourûmes, laissant l'évêque à son thé. Deux enfants étaient en train d'en étrangler un troisième ! L'évêque nous avait suivis et nous lui dûmes de ne pas s'inquiéter, que tout allait s'arranger. »

« Quelques jours après, le P. Varghese me parla d'une nouvelle querelle. Il fallait que ça cesse. Chaque soir, nous récitons ensemble une prière pouvant convenir à tous les enfants, hindous, musulmans ou chrétiens. Le P. Varghese ou moi faisons un petit compte rendu de la journée, avant de leur souhaiter une bonne nuit. Comme à l'habitude, tous les enfants vinrent me serrer la main en me souhaitant une bonne nuit à leur tour. Notre ami, le bagarreur, se présenta lui aussi. Je ne le regardai pas et ne lui serrai pas la main. Un peu plus tard, alors que je faisais ma ronde, je vis un petit gars assis au milieu de la cour. Je m'approchai de lui. C'était notre chenapan. Il pleurait. » « Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandai-je.

- Personne ne m'aime.

- Personne ne t'aime ?

- Pas même vous.

- Je ne t'aime pas ? Pourquoi dis-tu ça ?

- Ce soir, vous ne m'avez même pas regardé.

- Il y a des raisons pour ça. Si tu es ici, c'est parce que nous t'aimons. »

Nous avons eu alors une longue conversation et depuis ce soir-là, il a changé complètement. Aujourd'hui c'est un garçon merveilleux. Ça pourrait être une histoire de Don Bosco.

Démêlés avec la bureaucratie

Le P. Guézou assurait le bon déroulement de toutes les activités de Sneha bhavan, grâce à l'argent et autres biens matériels qu'il récoltait. Il se déplaçait beaucoup mais il passait le plus de temps possible avec les enfants, parce qu'il se plaisait en leur compagnie.

La municipalité fournissait du riz et diverses denrées alimentaires. Le riz était souvent pourri et inconsommable. Le P. Guézou réunissait de l'argent afin d'acheter du riz non avarié pour les enfants. Quand le responsable des approvisionnements, un musulman, vint faire son inspection, il trouva plus de riz qu'il n'aurait dû y en avoir, d'après les calculs de l'administration, et il voulut emporter le supplément.

« Pourquoi avez-vous un supplément de riz ? demanda-t-il avec autorité.

- Nous l'avons acheté, répondit le P. Guézou. Ce que vous nous fournissez n'est pas suffisant.

- Je n'accepte pas cette explication. Ce riz a été apporté ici contrairement au règlement. Renvoyez-le aux entrepôts du gouvernement. »

Le P. Guézou tapa du pied et déclara que c'était impossible. « Ce riz nous appartient. Vous ne nous le prendrez pas, s'insurgea-t-il.

- Ah, ne croyez pas ça ! Ce riz repartira. Je vais m'en assurer. Sinon je me rase la barbe ! » Cet homme s'était un peu trop avancé. Le P. Guézou alla voir le maire, qui était très amical et bien disposé envers la mission. Il donna l'ordre au fonctionnaire de laisser les Salésiens tranquilles et il le muta un peu plus tard dans un autre poste. On ne sut jamais ce qui était advenu de sa barbe. Afin d'éviter ce genre de tracasseries, les Salésiens finirent par persuader la municipalité de donner de l'argent plutôt que de fournir des approvisionnements.

Nombreux furent ceux qui les aidèrent en leur remettant des biens de consommation. Le P. Varghese Menacherry a résumé merveilleusement l'histoire de la maison par ces mots : « *Auparavant, les enfants mendiaient dans les rues. Maintenant, c'est nous qui allons mendier pour eux.* »

Une œuvre salésienne authentique

Plusieurs confrères étaient chargés de préparer les enfants à une réinsertion dans le système scolaire. On invitait souvent des voisins et des personnalités pour qu'ils prennent conscience de leurs responsabilités sociales envers ces déshérités.

On ouvrit de petits ateliers d'apprentissage pour la couture, la menuiserie et la maçonnerie, de manière à procurer une formation aux enfants qui n'avaient pas de dispositions pour les études et qui, ainsi, auraient au moins un métier pour gagner leur vie. On leur donnait un uniforme et des vêtements convenables pour qu'ils ne se sentent pas inférieurs à leurs camarades. Comme dans toute institution salésienne, la musique et les jeux avaient aussi leur place.

Les amis français du P. Guézou faisaient tout leur possible pour ces enfants. En août 1976, une cargaison de quatre mille bouteilles d'aliments vitaminés, représentant plus de dix milliards de roupies, arriva par bateau, ainsi qu'une énorme quantité de riz. Chaque enfant eut droit à une bouteille par jour. Le ministre de l'Alimentation du Kerala, Mr Paul P. Mani, inaugura la distribution. Des livraisons semblables arrivèrent pour la

population des Yelagiri Hills, de Tirupattur et de Jolarpet. M. Duhayon pilotait cette entreprise depuis la France. Le P. Guézou lui ayant appris que cette nourriture avait des effets bénéfiques sur la santé de ces enfants affamés et dénutris, il ne perdit pas de temps pour lancer une campagne dans les media, afin de récolter des dons. Son appel reçut une réponse impressionnante. De toute la France, des gens, même des écoliers envoyèrent une contribution.

Peu à peu on acheta des terrains avoisinants et, aujourd'hui, il existe de nombreux centres où l'on pratique de multiples activités et la mission a pris beaucoup d'ampleur. Le gouvernement fait appel à des religieux pour participer à des programmes d'alphabétisation et des campagnes contre la maltraitance des enfants. L'arbrisseau planté par les P. Guézou et Varghese est aujourd'hui un arbre majestueux.